

Exposé de la soutenance.

J'aimerais tout d'abord remercier Monsieur Patrick Besnier d'avoir accepté d'être mon directeur de thèse et de m'avoir permis de mener à bien ce travail, ainsi que Madame Nathalie Prince, Messieurs Henri Béhar et Bertrand Marchal, d'avoir accepté d'être membres de mon jury.

Comme l'écrit Julien Schuh, que je remercie également d'être présent, « [l]a première période de l'écriture de Jarry », qui correspond à « la première moitié » de sa vie d'écrivain, de 1893 à 1899, « peut être analysée comme une forme de quête de l'absolu littéraire : dans le sillage du décadentisme et du symbolisme, et sous l'égide de Remy de Gourmont, Jarry livre des ouvrages d'une obscurité calculée, synthèses voulues de son univers, prétendument libérées des contingences ¹ ». Cette « obscurité calculée » s'inscrit pleinement dans la mouvance du « rêve mallarméen du livre », rêve qui correspond à toute une époque, étant ontologiquement relié au symbolisme. Ce rêve est, comme le note Bertrand Marchal, « d'abord un rêve narcissique d'identité absolue, le rêve d'un livre [...] total qui enferme dans sa plénitude jalouse, comme les missels à fermoir ou les grimoires des alchimistes, la plénitude du sens ² ». Et cette plénitude du sens ne doit pas être octroyée à quiconque. Pour Jarry comme pour Mallarmé, la lecture est vue comme « un viol ³ ». Et, de fait, l'œuvre est « livr[ée] » à la « subjectivité » perçue comme « parasite ⁴ » du lecteur. Cette communication, nécessairement tributaire des contingences, est vécue par l'auteur comme une violence faite à son œuvre, violence nécessaire certes puisque c'est elle qui fait exister le livre, mais jugée intolérable. Aussi, et je cite toujours Bertrand Marchal, « [c]omment faire [...] pour que le livre, appelé à confronter son objectivité à la subjectivité du lecteur, n'y perde pas son identité, pour que le livre, en somme, reste LE livre, et non pas un livre pulvérisé par la multiplicité des lectures possibles ? ⁵ »

À cette question, Jarry répond de cette façon : il s'agit, par le texte, de s'offrir au regard et dans le même temps de se soustraire – du moins en partie – à la compréhension qui peut être faite de ce que l'on offre au regard. Il n'est pour s'en rendre compte que de se reporter aux *Minutes* ou à *César-Antechrist*, ou encore à la critique d'art pratiquée par Jarry dans sa jeunesse⁶. Est mise en

¹ Julien Schuh, *Alfred Jarry – Le Colin-Maillard cérébral, Étude sur les dispositifs de diffraction du sens*, Thèse de doctorat, Paris IV, 2008, p. 9.

² Bertrand Marchal, *Lecture de Mallarmé, Poésies, Igitur, Le coup de dés*, Librairie José Corti, 1985, p. 64.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Id.*, p. 65.

⁶ Voir Françoise Lucbert, « Dépasser le commentaire prosaïque : le cas Fargue-Jarry », *Entre le voir et le dire, La critique d'art des écrivains dans la presse symboliste en France de 1882 à 1906*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005, p. 209-220.

œuvre comme le souligne Françoise Lucbert dans cette première critique une « intensification de la dimension polysémique de la prose poétique. Il s'agit d'instaurer une relation entre le signifiant et le signifié qui ne soit pas exclusivement dénotative. ⁷» La « prose s'inscrit [alors logiquement] dans un projet poétique. Le choix d'une écriture savante et complexe correspond aux convictions » d'un Jarry « récalcitrant [t] à la tyrannie de la supposée clarté de la langue française, à laquelle i[l] contest[e] tout pouvoir d'évocation. ⁸»

En revanche, constate Julien Schuh, « à l'aube du XX^e siècle, dans un autre espace littéraire » qui correspond surtout au cénacle de *La Revue blanche*, « la démarche de Jarry se transforme ». « [L]es textes qui devaient constituer *La Chandelle verte*, liés à l'actualité, découlent d'une autre vision de la littérature [...] ⁹ ». En effet, ce qui frappe immédiatement, en ce qui concerne les textes des « Spéculations » ou des « Gestes » comme en ce qui concerne les critiques littéraires publiées dans le même temps à *La Revue blanche*, c'est l'immédiate clarté de la langue, qui s'oppose si fortement au premier Jarry que nous venons d'évoquer. Cette clarté ostensiblement affichée naît logiquement des trois caractéristiques « médiologiques » propres à tout organe de presse, et ainsi à la forme de *La Revue blanche* : « les conditions de périodicité, de clôture et de diffusion ¹⁰ ». Si Jarry tient à conserver cette clarté, puisqu'elle marquera de son sceau son ultime roman *La Dragonne*, après s'être déployée dans *Le Surmâle*, pour se communiquer jusqu'aux opérettes, celle-ci résulte-t-elle d'abord de la façon dont l'auteur de *Messaline* répond aux exigences de lisibilité propres à toute revue qui a pour but de perdurer et ainsi d'asseoir et d'augmenter son lectorat ? Le journal (et dans une bien moindre mesure la revue) serait, pour reprendre la formulation d'Alain Vaillant, « le mécanisme diabolique qui, soumettant l'écrivain à la nécessité absurde de la périodicité et à la pression constante et immédiate du public, aurait perverti la littérature – l'aurait industrialisée, selon l'expression de Sainte-Beuve – en provoquant, au passage, l'obsolescence quasi-instantanée de la poésie. ¹¹ » Et comme pour épouser le tour nouveau que prend son écriture, Jarry chronique surtout des romans dans *La Revue blanche*, pour ce qui est de la littérature, alors qu'il rendait auparavant surtout compte de recueils de poèmes. L'auteur d'« Haldernablou » épouse en cela (et je cite là Christophe Charle) l'évolution du marché éditorial, qui a « pour caractéristique

⁷ *Id.*, p. 212.

⁸ *Ibid.*

⁹ Julien Schuh, *op. cit.*, p. 9.

¹⁰ Laurent Fedi, « Les pratiques de pensée à l'œuvre dans les revues philosophiques et généralistes, des années 1870 à 1900 », Dir. Marie-Eve Thérénty et Alain Vaillant, *Presse et plumes, Journalisme et littérature au XIX^e siècle*, Nouveau monde éditions, collection Culture-médias, Études de presse, 2004, p. 294.

¹¹ Alain Vaillant, « Le journal, creuset de l'invention poétique », Dir. Marie-Eve Thérénty et Alain Vaillant, *op. cit.*, p. 318.

essentielle la croissance de deux genres : poésie et roman¹². Mais [cette évolution] a pour chacun des conséquences contradictoires. La poésie, genre qui autrefois occupait le sommet de la consécration, à la suite de cette croissance, tombe progressivement hors de la sphère du marché et devient marginale, elle n'est plus un cursus suprême mais », du moins prétendument, « l'impasse de l'art pour l'art.¹³ Si Jarry épouse le flux éditorial dans ses principales lignes de force, il le fait souvent avec distanciation. Ainsi, si l'on « voit [...] l'ordre des valeurs littéraires évoluer et le roman accéder à la consécration académique dès l'Empire mais surtout sous la Troisième République avec le roman psychologique, roman mondain pour la classe dominante en réaction contre le roman « vulgaire », naturaliste¹⁴ », Jarry critique avec une grande violence l'une et l'autre formes de roman, comme en témoigne son compte rendu laconique de *Napoléon et l'amour* et son mépris affiché pour Zola. Jarry suit également l'évolution du marché, prenant acte du fait que les « années postérieures à 1870 » ont vu « le passage du temps des éditeurs [...] à celui de l'entreprise éditoriale¹⁵ », en rendant compte d'ouvrages qui, dans leur spécialisation ou de par l'effort de vulgarisation auquel ils participent, répondent au désir de nouveau du lectorat éclaté de l'époque, à l'explosion du nombre des intellectuels et à l'élargissement « du champ des lecteurs possibles grâce à la généralisation progressive de l'instruction publique¹⁶ ». « L'alphabétisation massive fut réalisée au XIX^e siècle, en même temps que la diffusion de la langue française. Elle rendit possible l'expansion du public des lecteurs et la généralisation au niveau national de la culture littéraire¹⁷ », résume Martyn Lyons. Cette généralisation évolua de concert avec le scientisme et le flot toujours plus dense des découvertes poussa naturellement les contemporains de Jarry à être toujours plus férus d'ouvrages pouvant expliquer le champ des connaissances qui s'ouvrait à eux. En cela, Jarry se place parfaitement au centre du « bouillonnement intellectuel d'une période marquée par l'esprit d'invention et celui

¹² « L'accession du roman au rang de genre dominant est une transformation fondamentale du champ de production littéraire : techniquement, les gros tirages deviennent possibles sous le Second Empire ; socialement, le roman trouve un nouveau public intermédiaire entre le public parisien et lettré et le public populaire du roman-feuilleton. Ce public ne va pas au théâtre, mais il accède néanmoins à la culture légitime grâce à cette forme de consommation culturelle privée et domestique. » (Christophe Charle, *La crise littéraire à l'époque du naturalisme, roman, théâtre, politique, essai d'histoire sociale des groupes et des genres littéraires*, Presses de l'école normale supérieure, 1979, p. 33).

¹³ *Id.*, p. 61.

¹⁴ *Id.*, p. 33.

¹⁵ Jean-Yves Mollier, *L'argent et les lettres, Histoire du capitalisme d'édition 1880-1920*, Fayard, 1988, p. 8.

¹⁶ Christophe Prochasson, *Les années électriques 1880-1910*, Éditions de la Découverte, collection Textes à l'appui / l'aventure intellectuelle du XX^e siècle, 1991, p. 158.

¹⁷ Martyn Lyons, *Le Triomphe du livre, Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, traduit de l'anglais, Promodis, 1987, p. 25-26.

d'ouverture¹⁸», comme l'écrit Christophe Prochasson. Et les modalités d'existence de *La Revue blanche* et du *Mercure de France* prennent incontestablement acte de l'« apparition de revues spécialisées », « étape importante dans le processus de professionnalisation que connaissaient alors certaines catégories d'intellectuels.¹⁹ » À la fin du siècle, « [l]e potentiel de lecteurs se faisant plus nombreux, les auteurs eux-mêmes se multipliant, la revue dut changer de caractère. Elle devint le lieu chéri des intellectuels [...] »²⁰

Ainsi, si Jarry, comme l'écrit Michel Décaudin, se lance dans une « entreprise journalistique²¹ » au sein de *La Revue blanche* alors qu'il « n'est pas journaliste quand en 1894 il écrit des articles de critique pour les *Essais d'art libre*, *L'Art littéraire* ou le *Mercure de France* », il ne faut pas oublier néanmoins qu'il a conservé, au sein de cette entreprise, sous la protection amicale de Fénéon, toute sa liberté créatrice et de pensée. Il ne faut pas oublier non plus combien « la création massive de petites revues dans les vingt dernières années du XIX^e siècle procède d'une réaction contre les journaux à grand tirage et les revues établies.²² » Cette réaction tient au rejet des formes dominantes et de la toute-puissance du feuilleton mais aussi au simple désir d'être publié. « L'impossibilité d'être admis au sein des revues et journaux établis force les auteurs à soumettre leurs textes à des tribunes moins en vue. Mais en même temps, cette manière d'exclusion a l'effet d'un catalyseur qui suscite une effervescence exceptionnelle dans le monde de l'édition.²³ » En conséquence, c'est dans les petites revues que « [l]es avant-gardes s[e] réfugi[er]ent [...] »²⁴. Et ce bien évidemment également par choix. En effet, « la revue souffre moins de l'éphémère qui gêne le journal quotidien. Sa légitimité, son caractère aristocratique, que ne contredisent nullement ses audaces lorsqu'elle se place à l'avant-garde, lui confèrent un caractère de dignité.²⁵ »

Un tel changement stylistique, que nous venons d'évoquer, séparant l'œuvre de Jarry en deux pans bien distincts, pose indubitablement question. Je voulais partir de ce constat et analyser en quoi justement l'accession de Jarry à une forme d'écriture journalistique régulière dans les pages de *La Revue blanche*, qui prend notamment la tournure de la critique littéraire, relève d'une autre vision de la littérature, en quoi consiste exactement cette autre vision. Je voulais définir l'altérité d'une pratique discursive eu égard au premier Jarry et en dégager la nécessité.

¹⁸ Christophe Prochasson, *op. cit.*

¹⁹ *Id.*, p. 175. Voir le chapitre intitulé « Les revues du monde scientifique » (*Id.*, p. 175-186).

²⁰ *Id.*, p. 156.

²¹ Michel Décaudin, « Journalisme de poètes », *Littératures contemporaines*, numéro 6, « L'écrivain journaliste », Klincksieck, 1998, p. 46-47.

²² Françoise Lucbert, *op. cit.*, p. 20.

²³ *Id.*, p. 21.

²⁴ Christophe Prochasson, *op. cit.*, p. 157. Et *La Revue blanche* est selon Christophe Prochasson le « prototype de la revue d'avant-garde, l'organe fétiche du symbolisme. » (*Id.*, p. 163).

²⁵ *Id.*, p. 156.

Ainsi, je me suis inscrit dans la continuité du travail de Julien Schuh, analysant, après que lui eut analysé remarquablement la première période de la vie littéraire de Jarry, la seconde période de celle-ci²⁶.

Cherchant à dégager en quoi la seconde période de la vie littéraire de Jarry s'opposait à la première, je me suis rendu compte que je faisais fausse route, que ce que je croyais évident masquait une autre réalité, qui est la réalité première de la vie littéraire de Jarry, première et comme fondatrice de tout un parcours.

Je m'explique : tandis que dans la première période critique de Jarry, le compte rendu s'affichait ostensiblement comme poème en prose du fait de l'obscurité de sa langue, à *La Revue blanche*, l'auteur de *Messaline* ruse, « trich[e] avec la force », pour reprendre la formulation de Roland Barthes²⁷. Sa langue est d'une grande clarté mais il utilise un grand nombre de « raccourcis » dans le domaine de l'encyclopédique. S'il le fait, c'est par goût personnel pour l'érudition, lequel paraît notamment sous la forme d'un mépris affiché et tonitruant pour la vulgarisation, mais c'est aussi et d'abord parce que l'auteur de *Faustroll* navigue sans obstacles apparents d'un secteur défini de l'épistémologie à un autre, rendant compte d'ouvrages portant sur l'astronomie, l'économie politique, la médecine etc. En conséquence, étudiant la critique littéraire de Jarry à *La Revue blanche*, si je me suis *de facto* placé dans le « contexte d'une historiographie renouvelée de la période (histoire littéraire, histoire des arts, histoire culturelle) plus soucieuse du champ éditorial des revues²⁸ », je me suis inscrit également pleinement « dans la mouvance des études menées, depuis

²⁶ Cette analyse a eu lieu à travers l'étude de sa critique littéraire principalement, mais également à travers celle de ses autres textes, parmi lesquels les opérettes, textes très peu étudiés, étude qui se révèle nécessaire dans la mesure où le pan de l'œuvre critique est intimement relié à l'œuvre complète : il me semble que l'on ne peut saisir les particularités d'une pratique discursive spécifique que si on dégage justement en quoi elle est ou non spécifique par rapport au reste de l'œuvre, tant il est vrai que Jarry conserve toute sa liberté créatrice d'écrivain lors de son travail de critique littéraire. La manière dont Fénéon continue d'offrir la même liberté à Jarry malgré la façon dont un critique notable de *La Revue blanche*, Michel Arnauld, s'oppose à son travail, fait figure de prise de position à ce sujet. L'on permet à Jarry toute liberté (il choisit les ouvrages qu'il veut) et on lui permet de rendre compte des ouvrages qu'il lit comme il l'entend.

²⁷ Roland Barthes, *Œuvres complètes*, V, « livres, textes, entretiens, 1977-1980 », Seuil, 2002, p. 640.

²⁸ Patrick Besnier et Sophie Lucet : http://www.fabula.org/actualites/les-revues-laboratoires-de-la-critique-1880-1920_16875.php. « Les plus récents développements de l'histoire intellectuelle ont mis en valeur tout l'intérêt qu'il y avait à renouveler l'étude des revues. » (Christophe Prochasson, *op. cit.*, p. 155). Voir ainsi notamment Jacques Julliard, « Le monde des revues au début du siècle. Introduction », *Cahiers Georges Sorel*, n° 5, 1987, p. 3-9 et Françoise Lucbert, *op. cit.*, p. 17-21. « À n'en pas douter, les revues constituent des points d'observation privilégiés car elles sont parmi les principaux vecteurs de la vie intellectuelle. » (Christophe Prochasson, *op. cit.*).

plusieurs années, autour de l'interaction du scientifique et du fictionnel, et, plus généralement, sur la relation de la littérature et du savoir.²⁹»

Jarry, par ses critiques littéraires, extrêmement brèves le plus souvent, continue ainsi de faire en sorte que le compte rendu soit hermétique, en véhiculant un surplus de sens qui ne saurait être appréhendé, du moins totalement, par le lecteur³⁰. Si ce surplus de sens ne saurait être cerné et assimilé par le lecteur, c'est pour trois raisons. C'est tout d'abord parce que Jarry décontextualise des pans de discours très spécifiques qu'il restitue sans commentaire³¹ (et lorsque commentaire il y a, celui-ci est le plus souvent de l'ordre de la citation indirecte quand il n'est pas trait d'esprit, faisant alors basculer la critique dans la spéculation). C'est ensuite parce que ce surplus sémantique se met en place le plus souvent de façon extrêmement allusive. C'est enfin parce que celui-ci est extrêmement instable : en effet, Jarry restitue avec des coquilles des noms propres³², ce qui rend leur identification très difficile, ou apporte avec constance et aplomb de fausses précisions³³, soit par souvenirs déformés de lectures, soit par volonté d'instaurer un jeu avec le lecteur.

²⁹ Chantal Foucrier : Dir. Chantal Foucrier, *Les réécritures littéraires des discours scientifiques*, ouvrage publié avec le concours de l'Université de Rouen et du Centre d'Études et de Recherches Éditer-Interpréter (C.É.R.Éd.I.), Michel Houdiard Éditeur, 2005, p. 7. Voir Michel Pierssens, *Savoirs à l'œuvre. Essais d'épistémocritique*, Presses Universitaires de Lille, 1990, ainsi que Dir. Jean Bessière, *Savoirs et Littérature*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2002 et Dir. Nella Arambasin, *Pour une littérature savante : les médiations littéraires du savoir*, Presses universitaires franc-comtoises, actes du colloque interdisciplinaire tenu à Besançon les 4 et 5 novembre 1999, [organisé par le] Laboratoire Littérature et histoire des pays de langues européennes, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, collection Laboratoire littérature et histoire des pays de langues européennes, 2002.

³⁰ En cela, les comptes rendus parus à *La Revue blanche* conservent une certaine filiation avec le poème en prose, tel que défini par Suzanne Bernard dans *Le Poème en prose de Baudelaire à nos jours* (Nizet, 1959). Est poème en prose toute prose se distinguant notamment par « les critères de la brièveté » et « de la concentration » (Émilie Yaouanq Tamby, *L'indétermination générique dans la prose poétique du symbolisme et du modernisme (domaines francophone et hispanophone, 1885-1914)*, thèse de doctorat, Paris IV-Sorbonne, 2011, p. 10).

³¹ Voir notamment le compte rendu des communications d'Apéry.

³² Ainsi, dans son compte rendu des communications d'Apéry au « XII^e congrès international de médecine », Jarry écrit « Languen-beck » à la place de « Langenbeck ».

³³ Dans son compte rendu de *Code-Manuel du pêcheur* (et *Code-Manuel du chasseur*) de Gaston Lecouffe, Jarry écrit : « [...] cette considérable découverte récente : *Des asticots bien constitués, lâchés en liberté sur un billard ou toute surface plane et horizontale, se dirigent incontinent et parallèlement VERS LE NORD-OUEST*. On doit tenir compte, pour contrôler l'expérience, de la déclinaison du lieu ». Jarry contredit avec une rigueur faussement scientifique l'affirmation de Pierre Deloche comme quoi les « vers » fuient « dans toutes les directions ».

Dans son compte rendu de *L'Éternité* de Fanny Pierrel, Jarry écrit : « Ce système ne résout point, en effet, de façon raisonnable cette question que le sauvage Chingachgook posait à Cœl-de-Faucon : pourquoi le soleil, paraissant se coucher à l'occident, a l'air ensuite de se lever à l'est. » Cette référence au livre de James Fenimore Cooper intitulé *Le dernier des Mohicains* est inventée.

Les concrétions de sens de la main de Jarry, ses renvois allusifs à des connaissances appartenant à des domaines extrêmement divers ont pour but de faire en sorte que le savoir ouvre sur l'obscurité, étant évoqué de telle façon que son accaparement par le lecteur ne puisse se faire. Jarry le sait bien : ce qui ne peut être saisi par l'intellection est pris à partie par l'imaginaire. Autrement dit, les raccourcis encyclopédiques de Jarry développés dans ses comptes rendus ont pour but d'éveiller l'imaginaire et non de proposer un sens qui soit forclos, et qui ait pour but de cerner le texte évoqué dans tel ou tel compte rendu.

S'il s'agit d'éveiller particulièrement l'imaginaire par un recours vicié à l'érudition, c'est parce que l'imprégnation scientifique « favorise la dimension exploratrice de [toute] écriture [se voulant] poétique ³⁴», pour reprendre la formulation de Chantal Foucier, ce qui est particulièrement sensible dans *Faustroll* par exemple. Si le scientifique porte le poétique, c'est du fait de la façon dont s'est établie, sans retour possible, « l'autonomisation du discours scientifique ». « En dépit de l'idéal romantique visant la synthèse des arts et de tous les savoirs », cette autonomisation est ainsi « un fait majeur du XIX^e siècle que reflètent de nombreux secteurs de l'activité : objets, recherches théoriques, institutions, partages disciplinaires ont alors généré un lexique et une rhétorique spécifiques³⁵», résume Chantal Foucier. « [L]a science devient très complexe », ajoute Simone Vierende, « [E]lle ne se soucie plus d'expliquer le monde, même si des philosophies s'établissent à partir de ses données (le positivisme, le scientisme...). Elle se consacre aux problèmes par secteurs de plus en plus *pointus* [...], où seuls des spécialistes peuvent s'aventurer. Il est difficile alors d'en faire passer les résultats par un langage *courant*.³⁶ » L'altérité radicale du lexique et de la rhétorique scientifiques suscite chez les lettrés, dont Jarry, une indéniable fascination. Si la science fascine, c'est d'une part parce qu'elle « paraît mystérieuse », et d'autre part parce qu'elle « modifie, par ses applications pratiques, à une vitesse toujours croissante, l'environnement de l'homme.³⁷ »

Aussi, l'imprégnation scientifique telle que présente dans les comptes rendus jarryques n'a pas pour but de faire du discours critique un discours de la vérité. Bien au contraire, Jarry, dans ses notes de lecture, faisant preuve de la plus apparente et de la plus protéiforme érudition qui soit, fait davantage que proclamer (et je cite ici Yvan Leclerc) que « [l]e discours scientifique se donne comme discours de vérité, d'autorité, de certitude à questionner, c'est-à-dire à soumettre à la

³⁴ Dir. Chantal Foucier, *op. cit.*, p. 10.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Simone Vierende, « Liaisons orageuses : la science et la littérature », Dir. Centre de recherche sur l'imaginaire, *Science et imaginaire*, Grenoble, ELLUG, collection Publications de l'Université des langues et lettres de Grenoble, 1985, p. 60.

³⁷ *Ibid.*

question de la fiction [...] ³⁸». Il va jusqu'à utiliser strictement le savoir comme élément malléable de la fiction, exactement comme il le fait dans *Le Surmâle*.

S'il imite la posture du savant qu'est alors *de facto* le critique, c'est en pervertissant la pratique de celui-ci. Et de fait, dans toute l'œuvre de Jarry, se lit par fragments une théorisation de la critique bien particulière. Jarry systématise la pratique de la citation indirecte et celle de la glorification, pour ce qui est de la communauté littéraire de laquelle il se sent proche : il ne s'agit plus ainsi de juger une œuvre. « [N]ous ne disséquons point les auteurs vivants », prévient Jarry dans « Ce que c'est que les ténèbres »³⁹. En faisant cela, il tire implicitement les conséquences du fait que pour lui toute critique est impossible. En effet, cette pratique double qui interdit d'une part le commentaire et d'autre part le point de vue critique cherche à proclamer implicitement l'inanité de tout acte critique. Inanité flagrante du fait en premier lieu que pour Jarry la création émane du corps astral et se place ainsi au-delà de tout jugement de valeur et de toute analyse. En outre, pour l'auteur de *Messaline* le principal ressort de la critique est la comparaison et chaque auteur brille par son unicité. De ce fait, il ne saurait exister de science de la littérature. L'œuvre est puissance et comme telle ne peut être analysée. Car de puissance elle deviendrait simple objet factuel, aux contours définissables alors que le propre de l'œuvre pour Jarry est d'être justement ce qui excède les contours : aussi l'œuvre ne peut-elle être que l'œuvre complète, c'est-à-dire l'œuvre toujours en instance d'être augmentée, ne pouvant jamais être considérée comme étant achevée, puisqu'il s'agit inmanquablement pour Jarry, entre les pages de *La Revue blanche*, d'analyser, sauf exception (comme en ce qui concerne Verlaine), les auteurs vivants. Ainsi, Jarry laisse « s'ajouter » en ces derniers « cette autre grandeur de n'avoir point fini ⁴⁰ ». Il ajoute dans *Albert Samain (Souvenirs)* que les renoms peuvent grandir « par les réalisations croissantes de vitalités toujours accrues. ⁴¹ »

S'il est évident que cette double pratique de la systématisation de la citation indirecte et de la glorification a la force d'un manifeste implicite destructeur concernant la critique littéraire, c'est parce que toute la théorisation jarryque de la critique (qui se donne à jour de façon fragmentée tout au long de son œuvre) proclame clairement l'impossibilité pour tout critique d'exprimer sa posture de critique : aussi ne peut-on être critique pour Jarry qu'en laissant uniquement parler l'œuvre, qu'en s'effaçant le plus possible derrière elle, c'est-à-dire en essayant justement de rendre visible quelque chose de sa puissance.

³⁸ Yvan Leclerc, « Flaubert lecteur du D^f Savigny, pour *Salammbô* », Dir. Chantal Foucrier, *op. cit.*, p. 225.

³⁹ OC II, p. 433.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ OC III, p. 532.

Cependant, il faut également remarquer que Jarry déforme de nombreux passages des textes chroniqués, par l'hyperbole notamment⁴², en remplaçant un rapport de succession par un rapport de cause à effet⁴³, en modifiant certains noms propres⁴⁴ ou termes étrangers⁴⁵, en opérant un montage de plusieurs passages distincts qu'il synthétise en une seule formulation⁴⁶, ou en allant jusqu'à forcer le sens de tel passage jusqu'au contre-sens⁴⁷. Tout cela est-il le fruit de souvenirs de lectures quelque peu distanciés (et l'on sait comme Jarry avait une immense mémoire) ? Cela ne semble pas possible car Jarry, sauf exception, rendait compte des livres qu'il lisait juste après les avoir lus. De plus, il s'y reporte très précisément, pour y puiser, à la virgule près, ses citations (directes ou indirectes), lesquelles sont le plus souvent voisines dans le cours du texte chroniqué. Et même quand Jarry ne déforme pas le propos du livre, il transforme un détail en totalité, ce qui est une autre forme de déformation : il rend compte de certains aspects seulement d'un ouvrage mais sans jamais le spécifier comme si au travers de ces aspects l'on pouvait saisir la totalité de l'ouvrage, développant ainsi la synecdoque comme si elle se confondait avec la synthèse⁴⁸ (et c'est du reste l'un de ses grands principes esthétiques). Jarry ne conserve du texte source que des

⁴² Voir par exemple p. 813, 819 de cette édition critique et commentée (en ce qui concerne le compte rendu du tome V de la traduction de Mardrus du *Livre des Mille Nuits et une Nuit*, paru dans *La Revue blanche* du 1^{er} juillet 1900).

⁴³ Voir notamment p. 814, 824-825 de cette édition critique et commentée (en ce qui concerne le compte rendu du tome V de la traduction de Mardrus du *Livre des Mille Nuits et une Nuit*, paru dans *La Revue blanche* du 1^{er} juillet 1900).

⁴⁴ Voir par exemple p. 638, 643 de cette édition critique et commentée (en ce qui concerne le compte rendu des communications de Pierre Apéry au XIII^e congrès international de médecine, paru dans *La Revue blanche* du 1^{er} octobre 1900).

⁴⁵ Ainsi, dans son compte rendu d'*Au pays de l'esclavage* de Félix Chapiseau, Jarry écrit « perles bagatas » au lieu d'écrire perles « bayakas ».

⁴⁶ Voir notamment p. 947, 963-964 de cette édition critique et commentée (en ce qui concerne le texte intitulé « De Don Quichotte à Otero » paru dans *La Revue blanche* du 15 juin 1902).

⁴⁷ Voir par exemple p. 911, 915-916 de cette édition critique et commentée (en ce qui concerne le compte rendu de *Promenades en Extrême-Orient* du Comte de Pimodan, paru dans *La Revue blanche* du 1^{er} août 1901).

⁴⁸ Voir notamment les comptes rendus de *La Natalité en France en 1900* de G. M. (Jarry ne rend quasiment compte que du chapitre consacré à l'alcoolisme) et de *Les Femmes arabes en Algérie* d'Hubertine Auclert (Jarry ne rend compte que d'une petite partie de l'ouvrage, dont la succession des titres de chapitres permet de mesurer l'étendue du propos : « La francisation des Arabes et les femmes ; les Arabes sans représentant au Parlement ; doit-on ôter aux Arabes leur costume ? ; le mariage arabe est un viol d'enfant ; la polygamie ; des lézards pour maris ; le mauresque offre des douros à la jugesse ; ce que les femmes arabes disent de l'amour ; le coût de l'adultère ; féministes au 13^e siècle ; durée de la gestation des musulmanes ; où la prostitution est un sacerdoce ; arts et industries des femmes arabes ; pour faire une musulmane médecin ; Alger sans écoles arabes de filles ; art de s'embellir des Africaines ; la mort chez les Arabes ; le paradis et les houris ; cervelle de jeune fille ; les caravansérails ; le désert ; Laghouat ; les sauterelles ; ma gazelle Yzette ; l'Arabe soldat ; les Beni-Gharabas ; la fantasia ; divorceuses ; Sadia ; Conclusion. »)

éléments à ce point réduits qu'ils ne font à la limite plus écho aux propos de l'auteur. Bien évidemment, ces éléments retenus semblent organiser l'effacement de la posture du critique, puisque les comptes rendus s'apparentent le plus souvent, comme nous l'avons dit, à de savants et insoupçonnables montages de citations indirectes, les guillemets étant détournés avec constance, lorsqu'ils sont utilisés, de leur emploi courant⁴⁹. Mais, ce faisant, il s'agit toujours, en définitive, à travers les déformations opérées, de faire poindre la singularité d'un regard : celui de Jarry.

Une phrase d'André Breton dans *Les Pas perdus* a brillé comme un appel, au commencement de ce travail de thèse : « En rendant compte, dans *La Revue blanche*, de livres tels que : *Les Jugements du président Magnault, réunis et commentés, L'Arbre gnostique, Supériorité des animaux sur l'homme, Grammaire française, [...] Le Golf en Angleterre et les Golf-Clubs en France, La Natalité en France en 1900, Code-Manuel du pêcheur et Code-Manuel du chasseur*, je crois reconnaître les Méthodes qu[e Jarry] s'appliquait. ⁵⁰ » Quelles étaient ces méthodes ? L'auteur du *Surmâle*, même s'il cherche à s'effacer entièrement en tant que critique derrière le propos de l'auteur chroniqué, se place dans la mouvance de l'impressionnisme critique, proclamant de ce fait qu'il ne saurait y avoir de lecture que sa propre lecture. En outre, tous les ouvrages dont il rend compte, quand ils ne correspondent pas, d'une façon ou d'une autre, aux contours du *Mercur de France*⁵¹, et ainsi à la communauté littéraire à laquelle il appartient, répondent à ses intérêts et à ses goûts tels que ceux-ci se lisent dans son œuvre complète ainsi que dans sa correspondance. En ce sens, la critique permet le déploiement de son goût personnel, véritablement protéiforme. Pour Jarry, l'acte critique est ainsi un acte de proclamation de Soi, modulé suivant la perpétuation de l'apologie du Même. Cette perpétuation est sensible notamment au travers du recours fécond à des figures voulues gémellaires comme Valéry ou Péladan, au travers d'un dialogue souterrain tissé, jusque dans la sphère du compte rendu, avec Gourmont, Rachilde, Quillard..., ou au travers de l'articulation d'un discours critique sur l'illustration, Jarry faisant là écho à sa propre passion pour

⁴⁹ Comme dans son compte rendu de *Code-Manuel du pêcheur et Code-Manuel du chasseur* de Gaston Lecouffe. La citation « temps solaire moyen » renvoie ainsi aux *Conférences scientifiques et allocutions* de William Thomson (Lord Kelvin) publiées chez Gauthier-Villars et fils en 1893.

⁵⁰ André Breton, « Alfred Jarry », *Les Pas perdus, Œuvres complètes*, I, édition établie par Marguerite Bonnet avec, pour ce volume, la collaboration de Philippe Bernier, Etienne-Alain Hubert et José Pierre, Gallimard, collection Bibliothèque de la Pléiade, 1988, p. 226.

⁵¹ Afin de manifester ses liens avec *Le Mercure*, Jarry va jusqu'à calquer, dans son compte rendu de *Lumières d'Orient* de Vedel, la structure de deux épilogues de Remy de Gourmont, grande figure de cette revue. Si Jarry fut effectivement très lié au *Mercur*, et ce jusque dans son travail à *La Revue blanche*, son directeur Vallette ainsi que Rachilde le comprirent beaucoup mieux que Noël Arnaud et Jean-Yves Mollier veulent bien le dire (voir Jean-Yves Mollier, *L'argent et les lettres, Histoire du capitalisme d'édition 1880-1920*, Fayard, 1988, p. 457-458).

l'image⁵². Ce faisant, l'auteur du *Surmâle* considère, bien avant Georges Bataille, que « [l]a détermination du moi est la négation de ce qui ne l'est pas. La position du moi définit le non-moi comme le négatif, comme le pur néant. » « J'appelle néant », ajoute Bataille, « ce qui [...] est perçu comme n'étant plus moi, comme cessant d'être moi. »⁵³ Et Jarry ne cesse de vouloir combattre ce néant. Et c'est l'apologie du libre-arbitre qu'il déploie au travers de l'apologie de Soi, Jarry s'opposant en cela (et je cite là Bertrand Marchal) aux « progrès des sciences nouvelles [...] qui inventent l'inconscient et révèlent les déterminismes multiples qui gouvernent les conduites humaines », ruinant « le primat du libre arbitre »⁵⁴. Toutes ses œuvres prôneront du reste l'invention d'un Surmâle, dans la lignée de Nemo, personnage de *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, véritable promoteur selon Jean Chesneaux de « l'individualisme libertaire »⁵⁵.

Si Jarry était aussi attentif à Verne, au point d'en faire l'un des auteurs pairs de la bibliothèque de Faustroll, c'était sans aucun doute en partie du fait de son goût prononcé pour les récits de voyages. Et les comptes rendus parus à *La Revue blanche* témoignent de ce goût. Rendant compte dans une plus large mesure d'ouvrages ayant trait à l'Afrique et plus encore à l'Orient, Jarry est attentif à un ailleurs qui est aussi un ailleurs du temps : être en Orient mais aussi en Afrique, c'est, mû par un désir d'exotisme et par la recherche de racines communes de générations d'Européens, communiquer directement avec le passé de sa propre histoire occidentale, et donc avec son passé. L'ailleurs à cette époque n'est ainsi pas seulement un moment de l'étrangeté : c'est aussi un moment du passé que l'on peut vivre comme présent. Or, Jarry nie cette dimension : pour lui, les récits de voyages nous apprennent que ce qui existe ailleurs et ce qui a existé avant est semblable à ce qui existe ici et maintenant⁵⁶.

Au travers de l'ensemble des textes critiques de Jarry, mais également dans toute son œuvre, sur toute son étendue chronologique, affleure ainsi l'idée comme quoi il ne saurait exister de progrès.

⁵² Si l'altérité du signe graphique (une sémantique du seul visible) est analysée en détail dans cette thèse, c'est parce qu'elle renvoie en définitive au Même, Jarry ayant été très sensible à l'illustration, jusqu'empiriquement. Aussi, parler des illustrations dans ses comptes rendus et en parler favorablement au mépris du danger que représente l'illustration pour les auteurs de sa génération, c'est renvoyer à Soi et manifester clairement une continuité avec sa première période littéraire (puisque sa pratique et sa théorisation du trait et de la couleur n'appartiennent, pour une très large part, qu'à celle-ci).

⁵³ Georges Bataille, *Œuvres complètes*, 6, *La somme athéologique*, tome 2, Gallimard, 1973, p. 445.

⁵⁴ Bertrand Marchal, *Lire le Symbolisme*, Dunod, 1993, p. 36.

⁵⁵ Jean Chesneaux, *Jules Verne, une lecture politique*, F. Maspero, collection Fondations, 1982, p. 78.

⁵⁶ Voir le compte rendu de *Au pays des Somalis et des Comoriens* de Lucien Heudebert : « Ce beau livre prouve, comme tous les livres de voyages, que dans les temps les plus anciens et chez les peuples les plus lointains c'est exactement la même chose qu'aujourd'hui chez nous. »

D'où naît cette troublante récurrence dans l'abolition de l'idée même de progrès⁵⁷ ? Même si ce rejet n'est pas dénué chez l'auteur de *Faustroll* d'ambiguïté, au travers du recours qui est fait aux théories d'Haeckel⁵⁸, c'est ici façon qu'à Jarry de proclamer qu'il ne saurait exister non plus de progrès individuel, et ainsi d'affirmer, fortement mais de sous-jacente manière, la continuité de son œuvre. En conséquence, il ne saurait en définitive y avoir de premier ou de second Jarry. Une seule ipséité d'auteur se déploie au fil du temps, dans ses frémissements, ses évolutions dus évidemment au tempo de la chronologie ainsi qu'à la multiplicité des structures éditoriales qui ont accueilli Jarry. En témoignent la façon dont les mêmes idées sont développées au cours de l'œuvre entière et la récurrence selon laquelle ces idées sont répétées, ainsi que notre annotation le montre. Aussi, le lieu de *La Revue blanche* est l'occasion donnée à Jarry de continuer de se tourner vers *Le Mercure de France*, de tracer un lien entre ce qu'il était et ce qu'il est, d'actualiser son passé, afin que la seule réalité qui paraisse soit celle de la permanence – façon aussi sans doute de sanctifier les désordres d'une vie soumise douloureusement à l'incisif des contingences et du matériel.

⁵⁷ Absence de progrès quant à l'évolution, en ce qui concerne le règne animal dans son ensemble et en ce qui concerne l'homme. Et absence de progrès également pour ce qui est le fait de l'homme (la moralité, les sciences, le divertissement).

⁵⁸ La condamnation de l'idée de progrès semble invariable chez Jarry mais l'on observe dans son œuvre une influence notable de Haeckel. En niant et en donnant voix tout à la fois à l'idée du progrès, l'auteur de *César-Antechrist* cherche à faire en sorte que les contradictoires puissent coexister, doctrine issue de Lévy qu'il prône tout au long de son œuvre.